

## Les charmes sulfureux du néolibéralisme

Alexandre Klein

Numéro 327, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klein, A. (2020). Compte rendu de [Les charmes sulfureux du néolibéralisme]. *Liberté*, (327), 68–68.

# Les charmes sulfureux du néolibéralisme

Alexandre Klein

Mitchell Dean  
Daniel Zamora  
**Le dernier homme et la fin de la révolution**  
Foucault après Mai 68  
Lux, 2019, 232 p.

Figure du milieu intellectuel français des années 1960-1970, Michel Foucault a longtemps incarné la contestation de ce pouvoir social disciplinaire qu'il avait contribué à décrire. Dans ses travaux sur la folie, la prison ou la sexualité, il a mis en lumière les enjeux de pouvoir et de domination à l'œuvre dans l'émergence de nouveaux savoirs ou dans le maintien de certaines représentations, ouvrant ainsi la voie à leur déstabilisation. Et même s'il se défendait d'œuvrer à une quelconque libération du sujet du carcan de normes dans lequel il était défini et déterminé, nombre de mouvements sociaux, comme de courants de pensée radicaux ou alternatifs, se sont revendiqués de son œuvre et de ses principes. Or, pendant que les intellectuels et les militants états-uniens s'emparaient de son travail, engageant ce qui allait devenir la *French Theory*, Foucault, lui, découvrait, entre un *trip* de LSD dans la vallée de la Mort et une expérience sadomasochiste dans un sauna gai de San Francisco, les charmes de la doctrine néolibérale. S'emparant de cette dernière comme d'un objet d'étude, il en a fait, à la fin des années 1970, un pilier de sa réflexion philosophique comme de son engagement politique. C'est sur ce moment, essentiel à la compréhension à la fois de l'œuvre du philosophe et du devenir de la gauche française après Mai 68, que reviennent Mitchell Dean et Daniel Zamora dans *Le dernier homme et la fin de la révolution*.

Les deux sociologues s'attachent à remettre dans son contexte cet intérêt soudain de Foucault pour le libéralisme contemporain. Ils entendent ainsi dépasser les analyses traditionnelles qui se contentaient d'y voir une simple étape dans la formation du concept de « gouvernementalité », cette étude de la rationalité propre au gouvernement de la population qui a opéré la jonction, dans l'œuvre de Foucault, entre l'analyse de la biopolitique et celle des arts de l'existence. Si le philosophe s'est intéressé à cette « technologie de pouvoir », c'est aussi parce qu'il n'était pas insensible au projet de la « deuxième gauche » qui voyait le jour en France à la fin des années 1970 et qui marquait le dépassement définitif du marxisme comme référence intellectuelle et politique incontournable. Foucault voulait « se servir du néolibéralisme pour penser un autre type de politique » dans laquelle la révolution ne ferait plus office de schème central et où les individus pourraient plus librement s'autodéterminer en tant que sujets. Le projet « entrepreneurial » au cœur de cet « art de ne pas trop gouverner » qui s'imposait alors dans la France de Giscard d'Estaing a séduit le philosophe, qui cherchait à dépasser le pouvoir social disciplinaire et sa normalisation excessive des subjectivités pour penser un espace politique où les individus seraient appelés à faire de leur vie une « œuvre d'art ». En promouvant le « moins de gouvernement » et le respect de

la diversité des subjectivités comme des « modes de subjectivation » (ces modalités de constitution d'un certain rapport à soi qui caractérisent la subjectivité), le néolibéralisme offrait, aux yeux de Foucault, un lieu où les marges de liberté étaient plus grandes et où la résistance aux anciennes formes de pouvoir pouvait davantage s'épanouir.

Seulement, en renvoyant ainsi les possibilités de résistance vers le seul sujet individuel, Foucault allait paradoxalement « réduire la portée de la critique sociale » et priver les futur-es citoyen-nes de leviers institutionnels ou structurels de contestation politique. Ce qui l'a intéressé, c'est-à-dire cette capacité de la gouvernementalité néolibérale à ne pas imposer des modèles de subjectivation, mais à offrir un environnement permettant à chacun-e d'expérimenter le sien, est en effet précisément ce qui aujourd'hui entrave la libre subjectivation et l'établissement d'un rapport de soi à soi dit « éthique ». Le néolibéralisme sauvage et autoritaire qui s'est développé au cours des décennies suivant la mort du philosophe a tellement réduit les conditions de possibilités de l'invention de soi-même que le résultat semble aussi étouffant que celui de la normalisation disciplinaire d'antan. Pire, précisent Dean et Zamora, en s'emparant du dispositif de subjectivation « éthique » mis en lumière par Foucault, le néolibéralisme a fait de la mise à l'épreuve de l'individu par le marché la principale modalité de validation, par l'État social, de nos modes de subjectivation. La révolution, que le philosophe avait voulu renvoyer vers le sujet individuel par le biais de l'invention de soi entendue comme un acte de résistance, est bel et bien finie. Loin de toute mobilisation possible ne subsiste aujourd'hui qu'« une série d'affects sauvages, d'identifications tribales formées lors d'épreuves et de tests qui marquent, tatouent, moulent et habillent le corps dans les plaisirs de l'entreprise ».

Ainsi Michel Foucault s'est laissé séduire, comme de nombreux membres de la gauche européenne ou nord-américaine, par les charmes sulfureux de cette « technologie de pouvoir » qui devait pourtant rapidement trahir les espoirs placés en elle. Si le philosophe n'a pas pu être témoin des dégâts causés par le néolibéralisme, force est de constater que la gauche, elle, en a subi de plein fouet les effets délétères. Son déclin, comme les difficultés qu'elle a aujourd'hui à se réinventer, est intimement lié au pacte faustien qu'elle a noué il y a trente ans avec les théories économiques néolibérales. En éclairant avec finesse, par l'entremise de la figure foucauldienne, les conditions historiques et philosophiques de cette alliance, Dean et Zamora nous offrent ici des outils précieux pour penser notre présent, mais surtout pour envisager les voies de notre devenir social et politique. 